

## 17. Ivresse de profundis

Je m'endormis avec le valseur d'Ariane virevoltant devant mes paupières. À quatre heures du matin, c'est avec le valseur d'Ariane virevoltant sous mon nez que je me réveillai, tandis qu'elle préparait son sac à dos. À cinq heures nous avons quitté la cabane, nous montions vers la montagne et je n'aimais pas ça.

Tout en marchant devant moi, elle m'expliqua que c'était la meilleure saison pour grimper : il faisait froid et il n'y avait pas encore trop de neige.

En ce qui me concerne, la meilleure saison pour grimper c'est l'été, ce qui me permet d'admirer les varappeurs d'en bas, sans me les geler.

Mais je me rangeai à ses arguments pour la seule raison que j'avais le souffle court et que marcher derrière elle requérait toute mon énergie.

Nous atteignîmes la neige et ce que j'avais trouvé dur, devint horrible. Je marchai dans ses pas mais elle en faisait quatre quand je n'en faisais que deux et comme nous nous étions encordés, cela lui permettait de me foutre par terre d'une secousse, histoire de me donner un coup de main.

Ce n'est pas la peine de vous faire un mémoire pour vous décrire mon état. J'étais aveuglé par la sueur et mon palpitant sifflait par toutes ses soupapes. Je me demandais ce que j'avais pu lui faire pour qu'elle eût décidé de m'assassiner.

Nous arrivâmes enfin à une paroi de roche et de glace et, pensant que nous en avions fini d'ascensionner, je me jetai par terre en râlant comme un moribond.

En réalité nous étions au pied du mur et c'était là que tout commençait car Ariane paraissait s'être mis en tête de l'escalader et s'équipait de tout son fourbi de harnais, de corde et de mousquetons. La paroi étant exposée plein sud, bien qu'à cette heure matinale elle fût encore dans l'ombre, elle se mit en short et

en chemisette pour prendre ses aises.

– Tu es sûre qu’il n’y a pas d’autre chemin ?

– Equipe-toi, nous allons grimper ! Tu ne risques rien, je suis là !  
Ton travail, c’est de récupérer les mousquetons pour dégager la corde à mesure que nous grimpons, tu sauras le faire sans difficulté !

Je ne risquais rien ! Mais n'eût-elle pas été là, j’aurais risqué encore moins car je serais encore au pieu ! Quoique ! On se croit en sécurité dans son lit mais c'est tout de même l'endroit où l'on a le plus de chance de risquer de mourir. Ou d'avoir le plus de risques de ne pas avoir la chance de mourir !

Et la voilà partie. Bien que la lâcheté fasse partie de mon charme, je décidai qu’il serait inélégant de m’y complaire. La vue promettant de récompenser l’effort de la suivre, je la suivis comme un pauvre imbécile.

J’ai parlé de la vue et de ses promesses, il faut donc que je les tienne. Pour commencer, comme Ariane s’élançait dans sa première longueur de corde, et pour ne pas souffrir du vertige que cela déterminait chez moi, je laissai mon regard planer sur les contreforts du Malotru dont le soleil matinal éclairait le pied, faisant péter les couleurs de l’automne vieillissant.

Je dus me cramponner derrière moi à la paroi qui regardait au sud pour ne pas perdre le nord. Quelle beauté ! Assurément cela en valait l’effort et je me demandai ce qu’allait rajouter à tout ceci le fait de le contempler de cent mètre plus haut lorsqu'Ariane me rappela d’une secousse sur la corde.

– À toi !

Je levai la tête et alors là, mes amis, c’est une autre vue qui se donna à moi.

J’ai dit qu’Ariane s’était mise à l’aise en short et chemisette. Elle était arcbutée face à la paroi et me regardait entre ses jambes raidies. Ai-je dit que le short lui laissait de l’aisance, que sa chemisette flottante flottait sans la gêner aux entournures et qu'elle

n'avait rien mis qui puisse entraver sa fonction respiratoire ?

– Pense à bien te raidir quand tu fais une pause !

Ça, pour être raide !...

– Ne me regarde pas ! Regarde devant toi ! Les débutants regardent toujours le premier de cordée, c'est épuisant pour la nuque !

Que les débutants qui débutaient avec elle, se ruinassent la nuque et qu'elle s'en étonnât, c'était cela l'étonnant.

Un bourdon congelé rampant vers l'orchidée, comment vous décrire mieux le tableau. La phytologie, l'entomologie et la météorologie sont plus à même de rendre compte des tristes tribulations d'un philosophe de réseau social, autodidacte de surcroît et esclave de ses sens, que les hululements verbeux d'un pornographe désabusé.

Qu'est-ce qui fait bander les hyménoptères ? Voilà la question ! Est-ce la vue, est-ce l'odeur ? Sont-ce les deux ? Comment un être vivant, qui par définition veut survivre, peut-il échanger le confort douillet d'une ruche ou d'un canapé confortable complété d'un bon bouquin, contre la perspective douloureusement éloignée d'une improbable saillie ?

Comment justifier cette montée épuisante, ce cheminement de croix, ce tropisme hédonique vers ce piège de pétales d'où perle le miellat, que seule peut suggérer l'obscénité de l'oméga minuscule entre parenthèses avec ses rondeurs, ses renflements, ses bourrelets et ses invaginations : (ώ).

Moi qui suis allé emmerder les poissons lunes jusque dans le fond des mers chaudes, je peux t'assurer, ami poète, que l'oxygène n'est pas ce gaz qui te veut du bien que Michael Jackson croyait qu'il était, c'est un toxique puissant qui peut t'être mortel, dispensé à la pression partielle de plus de 1,7 bars.

Eh bien je crois qu'il en est de même pour la testostérone : j'avais atteint le seuil critique et la pression partielle qui me gonflait le bas ventre m'allumait une narcose qui pouvait être fatale.

Et fatalement la question tonitruante : qu'est-ce que je fous là, à

bander comme un cerf sur une paroi gelée à trois mille mètres d'altitude sans même avoir l'espoir de pouvoir cracher mon venin ?

Eh bien voilà, la question reste posée alors que je grimpe en me gelant les grelots sans l'avoir désiré, uniquement parce que le rut m'alourdit le bas-ventre.

L'amour rend con, dit le philosophe, et à ce mal un seul remède : la branlette. Il a seulement oublié de définir le domaine de validité de cet axiome : les températures tempérées.

Essayez donc de vous faire une branlette par -20° Celsius ! Si vous avez une braguette à boutons, vos doigts engourdis ne sauront pas l'ouvrir. Si vous avez une fermeture Eclair, expliquez-moi comment vous éviterez de vous coincer le zgeg en la refermant, sans le coincer dans le zip !

Et encore n'évoqué-je que la fermeture après inventaire ! Car il faudra bien, pour expédier les affaires courantes, une fois passée la braguette, franchir la barrière du collant en flanelle que vous avez pris soin de remonter jusqu'au-dessus du bedon, puis redescendre enfiler votre menotte dans le slip kangourou. Tout cela avec l'onglée !

Rappelle-toi seulement, romantique et folle jeunesse, les manœuvres et leur nombre pour n'arriver qu'à pisser dans la neige afin d'y dessiner un cœur avec le jet d'urine chaude !

– Ne te colle pas à la paroi, ce n'est pas ta femme !

Alors profitons-en, ce n'est pas tous les jours qu'on peut se taper celle des autres.

– Écarte-toi de la paroi, te dis-je, tu vas fatiguer ! Tiens, qu'est-ce que je disais, tu es secoué de crampes ! Oh, malheur, le voilà qui fait sa crise !

Voilà, c'est presque fini. Et sans les mains ! Était-ce la peine de faire tant d'histoire ? Ariane, mon amie, parlons d'homme à homme : ma présence sur cette paroi est-elle encore vraiment nécessaire ?